

Le Portique

Revue de philosophie et de sciences humaines

1 | 1998 :
La modernité
Dossier

Le “ dernier homme ” de Nietzsche :

quelques aspects d'un “ personnage conceptuel ”

BENOÎT GOETZ

Texte intégral

“ Il y a, chez les femmes et chez les hommes de ce temps, une manière plutôt souveraine de perdre pied sans angoisse, et de marcher sur les eaux de la noyade du sens. Une manière de savoir, précisément, que la souveraineté n'est rien, qu'elle est ce rien dans lequel le sens, toujours, s'excède. Ce qui résiste à tout, et peut-être toujours, à toute époque, ce n'est pas un médiocre instinct d'espèce ou de survie, c'est ce *sens-là* ”¹.

“ Mama, was sind das, moderne Menschen ? ”²

“ Petits et grands ”

- ¹ Jamais l'homme n'a été aussi “ petit ”. Jamais il n'a été entouré, habité, préoccupé par d'aussi “ petites choses ”. Cette rengaine nous est connue. C'est un “ microcosme de petites choses ”³ qui caractérise une heureuse modernité. Car, comme on le sait aussi, cet

homme moderne, l'homme d'aujourd'hui, le " dernier homme " a " inventé le bonheur " ⁴, non seulement un bonheur à sa mesure, mais son bonheur comme mesure de toutes choses. Le dernier homme ne sait plus admirer parce qu'il n'y a rien, désormais, de plus grand que lui. L'homme moderne est petit parce qu'il a *réalisé* la formule de Protagoras. Il est petit parce qu'il est *trop* humain. Trop humain, parce que totalement humain, humain de part en part. Plus tard, un lecteur de Nietzsche dira que " l'humanisme ne situe pas assez haut l'*humanitas* de l'homme... " ⁵.

2 Tout cela nous ne le savons que trop bien, nous, lecteurs de Nietzsche, et lecteurs de ses lecteurs, c'est-à-dire des grands philosophes du xx^e siècle. Et ce savoir nous embarrasse. Non parce que cette description nous dépeindrait trop cruellement. Lecteurs de Nietzsche, de telles considérations nous détachent au contraire du " troupeau ". Mais tel est bien ce qui nous gêne. Il y a là prétexte à une posture aristocratique qui ne nous convient pas. La Science Sociale nous avertit heureusement de nous méfier de ces postures " distinguées ". Et nous n'apprécions guère qu'on puisse nous accoler l'expression devenue triviale de " nietzschéisme de bazar ". Eh quoi... La lecture de Nietzsche serait-elle redevenue inconvenante ? Nietzsche ne serait-il accessible qu'*épisodiquement* ? " Attendez un peu, Très Chère Amie ! Je vous fournirai bientôt la preuve que "*Nietzsche est toujours haïssable*" (en français dans le texte) " ⁶.

3 À vrai dire, cette gêne qui est la nôtre lorsque nous entendons évoquer sans cesse la " petitesse " des hommes modernes, nous vient surtout d'un enseignement qui est celui de Nietzsche lui-même : les " grandeurs " du passé étaient mensongères. Le nihilisme a commencé non pas quand les valeurs, les " suprêmes valeurs ", se sont écroulées, mais au moment même, qui a duré des siècles, où l'on a monté leur échafaudage. La modernité, au sens du nihilisme, de l'époque des " riens ", des " petites choses ", ne date pas d'hier. Les " hommes supérieurs ", ceux qui ont construit les " valeurs suprêmes " ont été les premiers " grands " nihilistes. Et cela ne trompe d'ailleurs pas le personnage qui nous intéresse ici, " le dernier homme ", le plus méprisable des hommes : " Vous, les hommes supérieurs, - ainsi parle la populace en clignant de l'œil - il n'y a pas d'hommes supérieurs, nous sommes tous égaux... " ⁷. Il ne faut donc pas se leurrer dans notre lecture de cette " économie des grandeurs " à l'œuvre dans les textes de Nietzsche. La plupart de ceux auxquels la Culture a décerné le titre de " grands hommes " sont pour Nietzsche de " Grandes-Têtes-Molles ". Il y a incontestablement un côté Ducasse chez Nietzsche : lorsqu'on lit les portraits des Sénèque, Rousseau, Schiller, Dante, Kant, Hugo, Liszt, Sand, Michelet, Carlyle, Mill, Goncourt et Zola dans le *Crépuscule des Idoles* ⁸, c'est le " passé hideux de l'humanité pleurarde " que l'on croit passer en revue. C'est donc, en un sens, " ce qui nous fait honneur " de nous être débarrassé des grandiosités de la tradition : " S'il est une chose qui nous fait honneur, c'est celle-ci : nous avons placé le *sérieux* ailleurs : nous prenons au sérieux les choses *inférieures* méprisées et laissées de côté par toutes les époques -

nous faisons en revanche bon marché des "beaux sentiments"... " ⁹
L'alimentation, la résidence et le climat sont des problèmes plus importants que le salut de l'âme. *Ecce homo* nous donne à ce sujet de précieux conseils.

- 4 D'autre part, remarque Nietzsche, les civilisations sont assez peu reconnaissantes à l'égard de ceux qu'elles finiront par " panthéoniser " : " Au fond, toutes les grandes civilisations éprouvent à l'égard du "grand homme" cette profonde angoisse que les Chinois ont été les seuls à s'avouer dans ce proverbe : "le grand homme est une calamité publique". Au fond, toutes les institutions sont conçues de manière qu'il se forme aussi rarement que possible et ne croisse que dans les conditions les plus défavorables : quoi d'étonnant ! Les petits ne se soucient que d'eux-mêmes, que des petits " ¹⁰. Nietzsche - le " mécontemporain " - ne rêve donc pas à une " belle époque ", à une " grande époque ", qui serait perdue. Sans cesse, il manifeste son opposition à ce qu'il nomme, dans l'avant-propos de 1886 au deuxième tome d'*Humain trop Humain*, le " pessimisme romantique ". À ce pessimisme qui n'est que l'envers de la naïve canaillerie optimiste des modernes, Nietzsche oppose son " pessimisme intrépide " : " ... j'ai retrouvé le chemin de ce pessimisme intrépide qui est le contraire de toutes les hâbleries idéalistes... " ¹¹. Il n'y a plus que les *bouffons* aujourd'hui pour se mettre en quête de la grandeur perdue. Il n'est que trop aisé de repérer ceux qui, au vingtième siècle, auront endossé l'habit de l'*illusionniste* décrit dans la dernière partie du *Zarathoustra* : " O Zarathoustra, j'ai lassitude, de mes tours de magie suis écœuré, je ne suis grand, à quoi bon feindre ? Mais tu le sais bien - de grandeur je fus en quête ! / De grand homme voulais faire figure, et nombreuses furent mes dupes. Or ce mensonge a dépassé mes forces. Contre lui je me brise " ¹².

Une modernité décatie

- 5 Nietzsche est d'ailleurs si peu suspect de nostalgie d'un passé révolu que son concept de " décadence " (qui est une véritable création philosophique et non la reformulation d'une plainte aussi vieille que le platonisme), n'implique aucunement que " cela ait été mieux avant " : " L'humanité même serait-elle en décadence ? L'aurait-elle toujours été ? - Ce qui est sûr, c'est que seules des valeurs de décadence lui ont été inculquées comme valeurs suprêmes " ¹³. L'avènement du nihilisme dont la modernité n'est que le plus récent avatar ne date pas d'hier. La généalogie de la modernité remonte bien loin, à une " origine " qui s'étale en amont et en aval, et qui se décline sous les noms de socratisme, christianisme, démocratisme, scientisme, socialisme, pessimisme, etc. La première critique que Nietzsche adresse donc à la modernité, c'est qu'elle prétend de manière mensongère rompre avec un passé qu'elle prolonge de manière déguisée. Il n'y a pas de rupture moderne. La modernité est une friperie où l'on tente de recycler les

anciens habits de grandeur ternis, en leur donnant " un coup de jeune ". Mais on ne parvient qu'à faire du kitsch. Le grand style est perdu. Tout classicisme est désormais hors de portée. Et ce n'est que dans sa propre pensée que Nietzsche localise le moment et le lieu où l'histoire va se " casser en deux " ¹⁴ : là, on aura bel et bien rompu avec cette vieille lune de modernité.

- 6 Mais, bien sûr, Nietzsche ne se soucie pas d'épistémologie ni de philosophie des sciences. Peu lui importent les querelles qui seront celles des " partisans de la coupure " et des " continuistes ". Nietzsche remarque seulement que la recherche scientifique, que l'" objectivité " même s'attachant aux plus petites choses, a pris la place de l'Idéal. Le " dernier homme " est un " malin ", il considère tout *fait*, y compris l'histoire des nations et des civilisations, avec le regard détaché de l'anatomiste. C'est pourquoi " il cligne de l'œil " sans cesse. Il soupçonne derrière tout acte une attitude intéressée : " la nature vulgaire est en ceci remarquable qu'elle ne perd jamais de vue son profit, et que cette pensée orientée par l'utilité et le profit est plus forte que les plus fortes impulsions : ne point se laisser égarer par ses impulsions - voilà sa sagesse et son amour-propre " ¹⁵. Le dernier homme raffole donc de ce que Lacan nommera le " discours universitaire ". C'est un pointilleux et un scrupuleux. Passer sa vie à étudier le cerveau des sangsues, c'est pour lui un admirable projet d'existence ¹⁶ ! On comprend aussi pourquoi la modernité produit et consomme une telle quantité de savoirs purement historiques. Cela lui permet de se placer en position de surplomb par rapport à toutes les autres époques du passé. Comme le notait déjà la deuxième *Inactuelle, De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*, la prétention incroyable des modernes c'est de se faire juges de tous les âges du monde : " Comme si c'était la tâche de chaque époque que d'être juste envers tout ce qui a jamais été [...] Vous devriez, comme juges, être supérieurs à ceux que vous jugez - or vous n'êtes pas supérieurs, vous êtes seulement venus plus tard. Il est juste que les derniers venus, dans un banquet, reçoivent les dernières places - et vous voudriez, vous, avoir les premières ? " ¹⁷ En ce qui concerne les sciences " dures " que Nietzsche sait utiliser lorsqu'il en a besoin (en particulier lorsqu'il tente de prouver le Retour Eternel), on ne peut qu'être stupéfait à la lecture de cette anticipation fulgurante : " Un siècle de barbarie commence, et les sciences seront à son service " ¹⁸.

Les prêtres masqués

- 7 Chercher à gagner l'Inactuel ne procède donc d'aucun ressentiment contre le temps vivant, c'est-à-dire le devenir, le changement et le passage. Il s'agit, au contraire, pour Nietzsche de faire passer une modernité qui n'a jamais rien dépassé, de mettre fin à cette longue époque qui déprécie la Terre et le Temps. La recherche de l'inactualité n'est pas l'attitude détachée et " au-dessus

de tout " dont Nietzsche sait bien qu'elle fait partie, avec le dandysme et le " genre artiste ", du tableau clinique de la modernité. Ainsi, il écrira finalement : " Si j'ai écrit autrefois sur mes livres le terme d'"inactuelles", que de jeunesse, d'inexpérience et d'isolement exprime encore ce terme ! Aujourd'hui je comprends qu'avec ce genre de plainte, d'enthousiasme et d'insatisfaction je faisais précisément partie des plus modernes d'entre les modernes " ¹⁹. À propos de Nietzsche la question pertinente n'est donc pas : " qu'est-ce qui est moderne ? ", mais : " qu'est-ce qui n'est pas moderne ? ", " qu'est-ce qui peut bien échapper à la sphère de la modernité ? " Où et quand quelque chose de " non-moderne " pourrait-il s'actualiser, sinon dans la pensée inactuelle de Nietzsche et celle des rares " amis " dans l'histoire, qu'il lui arrive de nommer ? Où et quand quelque chose de " non-moderne " pourrait encore subsister aujourd'hui, quand ce sont tous les secteurs de l'existence qui sont touchés, et de part en part, par la modernité ²⁰ ?

8 Il ne saurait non plus être question pour Nietzsche d'en appeler à une quelconque restauration. Le nihilisme n'a pas d'autre remède que son exaspération, son accomplissement. Ainsi la critique du pessimisme romantique et schopenhauerien passe par son *approfondissement* ²¹. La modernité est malade de ne pas déployer jusqu'à ses ultimes conséquences son nihilisme de fond. Alors, il se *retournerait*. Le propre du nihilisme, dira plus tard Heidegger de manière très nietzschéenne, c'est d'être incapable de penser le *nihil*. On ne peut donc identifier simplement la modernité avec le nihilisme. La névrose moderne s'explique bien plutôt par l'épuisante tâche d'évitement, de *retardement*, du nihilisme. Comment l'époque va-t-elle s'arranger alors avec des philosophes dont il y a tout à craindre que, sur cette question, ils ne soient quelque peu avertis ? Très simplement, en mettant des " philosophes " à la mode sur le marché culturel. Et nous assistons au défilé de ceux que Nietzsche appelle " les prêtres masqués " : les penseurs des petites et grandes vertus, les consciences morales, les chrétiens raisonnables, les athées déchirés, les démocrates ulcérés, les repriseurs de tissu social, les observateurs sincères, etc. Ce qui s'est nommé, il y a peu, " nouvelle philosophie ", usurpant sans vergogne une expression nietzschéenne, n'avait pas d'autre mission que d'occuper la place qui ne devait pas être laissée libre pour la pensée ²². Le dernier homme a besoin de " philosophie " parce qu'il ne peut pas se passer de représentations du monde. Si l'homme est l'être autour de qui un monde s'épand, le dernier homme est celui qui aura procédé à la *réduction* de ce monde à l'état de spectacles et d'images. Que ceux-ci nous donnent à contempler des univers infinis, avec Big Bang et trous noirs, le monde n'en est pas moins devenu plus " petit ".

9 En appeler à des valeurs, voire à la création de " nouvelles valeurs ", relèvera toujours du vœu pieux tant qu'on n'aura pas su traverser le nihilisme en le poussant à bout. Surmonter le nihilisme, ce n'est certainement pas restaurer les anciennes tables de valeurs, ce n'est pas rapiécer nos anciens costumes de grandeur. Et si Nietzsche, comme la plupart des philosophes, se méfie, au plus haut point, de la démocratie et des valeurs démocratiques, il est aussi

celui qui écrit : " l'égalisation de l'homme européen est aujourd'hui le grand procès irréversible : on devrait encore l'accélérer. " ²³ Bref, malgré de nombreuses analogies, il est impossible de ranger Nietzsche, sans plus de précautions, dans la catégorie fourre-tout des " penseurs réactionnaires ". En revanche, il faut reconnaître ce qui saute aux yeux de tout lecteur de quelque probité : Nietzsche a réussi à la fin du siècle dernier, en inventant ce personnage du " dernier homme ", à donner de nos sociétés contemporaines une description d'une incroyable netteté.

La honte d'être un homme

¹⁰ Nietzsche nous permet d'interroger notre nouvelle modestie, notre très récente prudence démocratique et " postmoderne ". Et si la gêne que nous évoquions plus haut provenait de ce que le climat intellectuel de notre époque, depuis peu, rendait à nouveau la lecture de Nietzsche insupportable ? Comment Nietzsche pourrait-il être lu sur les campus américains où règne la " correction " que l'on sait ²⁴ ? Nietzsche peut-il être aujourd'hui simplement *entendu* ? Or, comme le suggère Jean-Luc Nancy, " c'est précisément parce que peut-être il n'est plus temps, c'est parce que personne n'y entend plus rien, qu'il faut ne rien céder, et revenir à ce vieux-jeune Nietzsche " ²⁵. Et si cette gêne n'était autre que la honte qui est la nôtre d'avoir à transiger avec ce personnage, " le dernier homme ", que nous laissons, dans nos pires moments, prendre possession de nous ? " La honte d'être un homme, écrit Gilles Deleuze, nous ne l'éprouvons pas seulement dans les situations extrêmes décrites par Primo Levi, mais dans des conditions insignifiantes, devant la bassesse et la vulgarité d'existence qui hante les démocraties, devant la propagation de ces modes d'existence et de pensée-pour-le-marché, devant les valeurs, les idéaux et les opinions de notre époque. L'ignominie des possibilités de vie qui nous sont offertes apparaît du dedans. Nous ne nous sentons pas hors de notre époque, au contraire nous ne cessons de passer avec elle des compromis honteux. Ce sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie. Nous ne sommes pas responsables des victimes, mais devant les victimes. Et il n'y a pas d'autre moyen que de faire l'animal (grogner, fouir, ricaner, se convulser) pour échapper à l'ignoble : la pensée même est parfois plus proche d'un animal qui meurt que d'un homme vivant, même démocrate " ²⁶. Devenir philosophe pour échapper à l'emprise du dernier homme en nous : version moderne de l'antique désir de sagesse...

¹¹ " Nietzsche aujourd'hui ? " : tel était le thème d'un colloque à Cerisy-la-Salle en juillet 1972. Deleuze demandait : " ... qui est-ce aujourd'hui, le jeune homme nietzschéen ? " ²⁷ Que s'est-il passé, de cet " aujourd'hui "-là à " notre " aujourd'hui, pour que Nietzsche, et Deleuze (malgré le succès *posthume* de ce dernier), soient devenus à ce point intempestifs ? Quel serait aujourd'hui l'équivalent du " vivre n'est pas survivre " dont Deleuze disait, en 1972, qu'il constituait un

énoncé nietzschéen ? Il n'est pas impossible que notre temps dit " postmoderne " puisse se faire gloire d'avoir fait proliférer " le dernier homme " au point qu'il n'est plus question d'envisager un autre type d'humanité (pour ne pas parler de sur-humanité). Zarathoustra nomadisait au milieu de fragments d'humanité les plus variés, des plus dégoûtants aux plus intéressants. Ainsi " l'homme qui veut périr ", le funambule qu'il rencontrait avant d'affronter " le dernier homme ", et qui méritait toute son attention. Sa misère n'était pas méprisable : " Ce qui chez l'homme est grand, c'est d'être un pont, et de n'être pas un but : ce que chez l'homme on peut aimer, c'est qu'il est un *passage* et un *déclin* " ²⁸. Tout se passe aujourd'hui comme si le conformisme généralisé ne laissait plus guère d'espoir que de rencontrer un seul type d'hommes, le dernier : " *La Terre alors est devenue petite*, et sur elle clopine le dernier homme, qui rapetisse tout. Inépuisable est son engeance, comme le puceron. Le dernier homme vit le plus vieux " ²⁹.

12 Le dernier homme est la figure la plus stable de l'humanité, celle qui est parvenue à paralyser tout devenir. Il a réussi à immobiliser tout processus, à inhiber toute lutte, à couper tous les ponts. En lui, plus rien ne passe. Le dernier homme, c'est l'*arrêt-sur-image* du film des événements. Il n'y a plus qu'un discours qui tienne, il n'y a plus qu'une idéologie, celle précisément qui proclame la fin des idéologies. Le dernier homme, en effet, est revenu de tout : " "Jadis tout le monde était fou" - disent les plus fins, et ils clignent de l'œil. / On est prudent, et l'on sait tout ce qui est advenu ; sans fin l'on peut ainsi railler. / Encore on se chamaille, mais vite on se réconcilie - sinon l'on gâte l'estomac " ³⁰. Il n'y a pas de raison qu'une pareille " sagesse ", si aisément accessible, ne devienne l'horizon indépassable de tous les temps. Le dernier homme n'est pas celui qui met fin à l'humanité. Bien au contraire, il est celui pour lequel il n'y a plus d'autre *telos*, à perte de vue, que sa propre condition. C'est l'homme de la fin de l'Histoire, non pas au sens de Hegel ou de Kojève, mais au sens de Fukuyama, et l'on nous accordera qu'entre le Savoir Absolu et le triomphe du Capitalisme Universel, il y a, pour employer un mot très nietzschéen, au moins une *nuance* ³¹.

13 Le dernier homme fait le rusé. Il singe la ruse, plutôt, en se félicitant bruyamment de sa médiocrité. Il ne supporte plus le mépris. Mépriser qui que ce soit est désormais considéré comme la plus grande faute. " Respect " devient le grand mot d'ordre, mais pas pour la loi morale, pour le gazon, les voisins ³², la qualité de l'air ou le code de la route ³³ : " Pour le jour on a son petit plaisir, et pour la nuit son petit plaisir, mais on vénère la santé " ³⁴. Dans une de ses interventions au colloque sur Nietzsche de Royaumont de 1964, Michel Foucault avait d'ailleurs cité cette phrase d'un historien de la deuxième moitié du XIX^e siècle : " de nos jours, la santé a remplacé le salut " ³⁵. Le thème de la " grande santé " qui se joue des douleurs et des maladies était sans doute pour Nietzsche une riposte à ce processus de médicalisation de l'existence qu'il avait vu venir. Bref, on trouve dans l'œuvre de Nietzsche l'étonnante anticipation de ce que nous sommes devenus. Pourtant il ne disposait pas des outils d'observation de la futurologie contemporaine ! Mais le prophétisme

est une tournure constante de sa pensée ³⁶, qui va de pair, justement, avec sa critique de la modernité. Celui qui a écrit " j'aime l'incertitude de l'avenir " ³⁷ est aussi celui qui considérait la *meditatio generis futuri* ³⁸ comme l'activité philosophique par excellence. Quelle est alors la méthode de Nietzsche ? Comment parvient-il à dompter sa " fureur divinatrice " ³⁹, lui dont la disposition n'est pas de se laisser guider par des impulsions ni des émotions - et surtout pas celles réactives du mépris et du dénigrement ?

¹⁴ Sa méthode, acquise professionnellement, est celle du philologue. Il n'y a pas d'autre évasion possible de l'étai de l'actualité que la lecture. Lire, c'est gagner l'inactuel, c'est se déprendre des conditionnements de la mode. La philologie est la seule école d'inactualité. Bien comprise et bien utilisée, elle se confond avec la philosophie : " On n'a pas été philologue en vain, on l'est peut-être encore... La philologie, effectivement, est cet art vénérable qui exige avant tout de son admirateur une chose : se tenir à l'écart, prendre son temps, devenir silencieux, devenir lent, - comme un art, une connaissance d'orfèvre appliquée au *mot*... C'est en cela précisément qu'elle est aujourd'hui plus nécessaire que jamais, c'est par là qu'elle nous attire et nous charme le plus fortement au sein d'un âge de "travail", autrement dit : de hâte, de précipitation indécente et suante qui veut tout de suite "en avoir fini" avec tout, sans excepter l'ensemble des livres anciens et modernes... " ⁴⁰ Le paradoxe est donc le suivant : c'est en *méditant le passé* tel qu'il revient dans son corps et dans sa pensée que Nietzsche peut prétendre apercevoir quelque chose de l'avenir : " - Celui qui prend ici la parole n'a en revanche rien fait d'autre jusqu'à présent que de revenir à soi : en tant que philosophe et ermite d'instinct, qui trouvait son avantage dans le fait d'être à l'écart, dans l'en-dehors, dans la patience, dans l'ajournement, dans le retardement : en tant qu'un esprit qui risque et expérimente, qui s'est déjà égaré une fois dans chaque labyrinthe de l'avenir : en tant qu'esprit augural, qui regarde en arrière lorsqu'il raconte ce qui va venir ; en tant que le premier parfait nihiliste de l'Europe mais qui a déjà vécu en lui-même le nihilisme jusqu'à son terme - qui l'a derrière lui, dessous lui, hors de lui... " ⁴¹. La lecture du passé, Nietzsche la pratique, pourrait-on dire à *même son propre corps*, qui n'est jamais que l'édifice collectif d'une multiplicité d'" âmes " : " J'ai découvert pour moi que la vieille humanité, que la vieille animalité, que la nuit des temps tout entière et le passé de tout être sensible continuent à écrire en moi, à aimer, haïr, et conclure " ⁴².

Actualité du spectacle

¹⁵ Mais à quoi bon, demandera-t-on, chercher à tout prix à n'être pas " de son temps " ? Hegel ne nous a-t-il pas appris, lui qui considérait la lecture du journal comme la prière du matin du philosophe, qu'un tel projet était non seulement stupide mais aussi irréalisable ? C'est

que l'actuel ne se confond pas avec le Temps, c'est-à-dire avec l'Événement qui arrive avec des ailes de colombe et qui passe inaperçu. L'actualité en rendra compte quand il sera bel et bien passé, c'est-à-dire mort. C'est pourquoi Nietzsche sait bien, comme il l'écrit, qu'il est né posthume. L'actualité c'est donc l'écran qui " couvre " l'événement, au sens où Freud dira que la fonction des " souvenirs de couverture " est d'entraver l'anamnèse d'un passé qui n'est jamais " passé ". Nietzsche, le premier, a su percevoir le journalisme, non pas comme méthode d'enquête et de diffusion de l'information, mais comme système de diffusion de mots d'ordre ⁴³, de même qu'il a le premier diagnostiqué, dans le dispositif de Bayreuth, la naissance d'une société du spectacle. Son mépris du journal ne s'explique donc pas par la réticence du philosophe à s'occuper de futilités. Nietzsche, au contraire, s'intéresse aux véritables anecdotes et aux manières de vivre dont il intègre la préoccupation à la plus haute philosophie ⁴⁴. Mais le journal ne parle pas de la vie, il impose des points de vue, des modes et des comportements grégaires.

- ¹⁶ D'autre part, le dégoût tardif de Nietzsche pour Wagner ne procède pas de motifs purement esthétiques. Wagner et les wagnériens étaient pour lui l'occasion rêvée, parce qu'il les connaissait bien, de dresser le tableau clinique de l'homme moderne : extrême irritabilité, instabilité du caractère, sautes d'humeur, goût des effets brutaux et artificiels, recherche du pathétique et de l'émotion en tant que telle, quête d'une prétendue innocence, besoin de sommeil, d'engourdissement et de narcotiques. Wagner est ainsi l'homme moderne par excellence ⁴⁵, et le revirement de Nietzsche, sa déprise par rapport au wagnérisme, peut bien, en ce sens, être considéré, comme l'écrit Heidegger dans une note énigmatique, " comme le tournant nécessaire de notre histoire " ⁴⁶. La rupture entre Nietzsche et Wagner, loin de se réduire à une affaire personnelle et à une " brouille ", est une rupture avec toutes les valeurs modernes, y compris la croyance en une régénération de la grande culture et de la nation. Sous prétexte de régénération de la culture, Nietzsche assiste à Bayreuth à une kermesse avec saucisses, bière, mondanités, et vente de " cravates à la Wagner ". Le musicien autrefois vénéré s'est révélé être avant tout un excellent organisateur de spectacles, un " théâtrouman " ⁴⁷ invétéré, c'est-à-dire un génial artisan de " bulles de savon social ". Les ingrédients nécessaires à cette production nous sont de mieux en mieux connus, nous les " encore-plus-tard-venus ", ce sont les " trois grands stimulants des épuisés " : " la brutalité, l'artifice et la naïveté (l'idiotie) " ⁴⁸. Nietzsche a d'autre part prévu la " bouddhisisation " spectaculaire à laquelle nous sommes en train d'assister : " Le bouddhisme progresse en silence dans toute l'Europe " ⁴⁹. Il avait noté la profonde convergence du bouddhisme, de la bien-pensance et du socialisme, étant entendu que ce dernier terme désigne pour lui *toutes* les politiques européennes modernes. Le nihilisme ne trouve pas de meilleur abri que la façade d'idéologie bien-pensante derrière laquelle il se niche. Mais l'idéologie d'aujourd'hui est musicale, et c'est en quoi Wagner était aussi un

initiateur du modernisme, un " novateur ". Il avait, avec *Parsifal*, anticipé la rencontre de Jean Paul II et de Bob Dylan.

- 17 " Ce que je raconte est l'histoire des deux siècles prochains. Je décris ce qui vient, ce qui ne peut plus venir d'une autre manière : l'avènement du nihilisme. Cette histoire peut être relatée dès maintenant : car c'est la nécessité elle-même qui est ici à l'œuvre. Cet avenir parle déjà par mille signes, ce destin s'annonce partout : pour cette musique de l'avenir toutes les oreilles se sont d'ores et déjà affinées " ⁵⁰. Mais l'Événement, c'est-à-dire le retournement du nihilisme dans la pensée de Nietzsche, demeure aujourd'hui encore inouï. " Au vent qui soufflera demain ", comme dit Baudelaire, c'est-à-dire à ce qui, aujourd'hui, à contretemps, remue déjà le Temps, " nul ne tend l'oreille ".

Paradoxes de l'inactuel

- 18 " Au monde moderne, écrit Giorgio Colli, il ne déclare pas son mépris, il le crie. Il ne se limite pas à dire, en termes encore contrôlés : "Que désire par-dessus tout et en définitive un philosophe de lui-même ? Outrepasser, en lui-même, son propre temps, devenir *sans temps*", mais il finit par exploser sans retenue : "... et pour ne laisser aucun doute sur ce que je déprécie, ce sur quoi je jette mon mépris : c'est l'homme d'aujourd'hui, l'homme dont fatalement je suis le contemporain. L'homme d'aujourd'hui - je suffoque sous son souffle impur... mon sentiment se révolte, éclate, à peine j'entre dans l'âge moderne" " ⁵¹. La lecture de Colli est du plus haut intérêt en ce qui concerne le problème qui nous occupe ici. En effet, la question de la modernité n'est pas un thème parmi d'autres dans la philosophie de Nietzsche. La relation de Nietzsche à son temps est le motif le plus puissant de sa pensée et elle est éminemment paradoxale. D'un côté il veut échapper à son temps en gagnant une intransigeante inactualité, mais, d'un autre côté, il est de plus en plus habité par le monde qui l'entoure, au point de prétendre y faire lui-même événement en " coupant l'histoire en deux ". Ce paradoxe ne serait pas étranger à ce qui a pu mener Nietzsche à ce qu'il est convenu maintenant d'appeler son " effondrement ". Ne devient-on pas " fou " lorsqu'on s'expose à une double contrainte aux termes aussi inexorables l'un que l'autre ? Nietzsche se place par rapport à son temps en position d'extériorité absolue, mais il sait aussi qu'il commence à être lu et interprété, il se sent *devenir* posthume, et il prétend à être le prophète d'un âge nouveau. Une colère sans mesure se mêle, comme de la lave à l'océan, à une impatience sans retenue.
- 19 À quoi bon, dès lors, nous imposer, nous lecteurs du philosophe, l'épreuve de cette inactualité radicale ? - " Il ne s'agit pas de voir en quoi la pensée de Nietzsche peut être utile pour nous, si elle concerne, si elle enrichit ou stimule les problèmes modernes : en réalité sa pensée sert à une seule chose, à nous éloigner de tous nos problèmes, à nous permettre de nous regarder au-delà de tous nos

problèmes. Dans la mesure où les problèmes de son présent sont encore ceux de notre propre présent " ⁵². La lecture de Nietzsche ne peut en effet contribuer à une amélioration des conditions présentes. Sa pensée n'est pas apprivoisable, sauf à la mutiler *littéralement*, comme l'a fait sa sœur, en fabriquant avec des ciseaux une *Volonté de puissance* à l'usage du National-Socialisme. Pourtant dans le texte de Nietzsche, nous nous trouvons épinglés et décrits comme dans aucune autre étude des anthropologues de la modernité. Que ce savoir ne débouche sur aucun programme d'action nous jette dans le plus grand désarroi. Nietzsche ne nous débarrasse pas de notre inquiétude moderne. Il l'aggrave. Son nom se confond avec celui d'un défi que nous n'avons pas encore relevé. Et nous pourrions encore aujourd'hui, comme Henri Lefèvre, en 1962, placer en épigraphe d'une *Introduction à la modernité* ce passage de Nietzsche ⁵³ : " Nous sommes plus libres qu'on ne le fut jamais de jeter le regard dans toutes les directions ; nous n'apercevons de limite d'aucune part. Nous avons cet avantage de sentir autour de nous un espace immense - mais aussi un vide immense... "

En finir avec le " dernier homme " ?

²⁰ Jamais l'homme n'a été aussi petit. Nous avons fait justice à l'aristocratie de cette plainte. Pour Nietzsche la nature de ce qui est aristocratique - ou de ce qui est vulgaire - est d'abord une *question* et il consacre tout un chapitre de *Par delà bien et mal* à tenter d'y répondre. Comme le note très justement Michel Deguy, il y a pour Nietzsche " un souci du mystère de la "bassesse" " ⁵⁴. Mais il ne faut pas gommer non plus le comique impliqué dans cette manière de voir et d'évaluer, que l'on pourrait nommer " approche gulliverienne ", et qui consiste à grandir et à rapetisser l'homme *artificiellement*. Le rire est le meilleur antidote contre les ricanements déprimants de ceux qui ne s'amusent jamais. Tout le *Zarathoustra* est une comédie parodique anti-chrétienne, c'est-à-dire anti-moderne et anti-wagnérienne. Contrairement à ce qui pourrait sembler au premier abord, ce texte est de l'anti-spectacle concentré et il est sans doute tout aussi impossible de le mettre en scène sans ridicule qu'un dialogue de Platon. Ceux qui n'entendent pas la plaisanterie, et elle est difficilement perceptible pour le lecteur non-germanophone, commettent le plus grave des contresens. Ils *alourdissent* le " message " de Zarathoustra. Ils se prennent pour des " surhommes ". Ils oublient que le surhomme comme le dernier homme sont des inventions de Nietzsche : " Le contraire du surhomme est le dernier homme : j'ai créé celui-ci en même temps que celui-là " ⁵⁵. Le dernier homme, le bien-pensant satisfait et fier, même, de sa petitesse, incapable tout à la fois du moindre rire et du moindre sérieux, est celui dont on peut le plus sérieusement du monde se moquer : " ... plus la philosophie se heurte à des rivaux impudents et niais, plus elle les rencontre en son propre sein, plus elle se sent d'entraîner pour remplir la tâche, créer des concepts, qui

sont des aérolithes plutôt que des marchandises. Elle a des fous rires qui emportent ses larmes " ⁵⁶. Et, comme le suggère Jean-Luc Nancy dans le texte que nous avons placé en épigraphe de cet article, ce *sens*-là, qui est aussi sens de l'humour, est ce qu'il y a de plus *résistant* en nous.

21 N'oublions pas que le " dernier homme " n'est pas une catégorie sociologique, mais un " personnage conceptuel " qui peut venir envahir chacun d'entre nous à ses moments de faiblesse (car " qui peut se vanter de tenir incessamment la barre du sens ? " ⁵⁷). À sa manière de le déloger promptement, se mesure le charme et la puissance de quelqu'un. Personne, à proprement parler, n'est " un dernier homme " ; personne, non plus, n'est un " surhomme ". Ni Nietzsche, ni son porte-parole, Zarathoustra, ne se prennent pour des surhommes. Et le dernier homme, comme personnage conceptuel, *est*, précisément, *personne*, puisqu'il n'est doté d'aucune individualité. Le *Zarathoustra* est d'ailleurs un livre " pour tous et... pour *personne* ", comme le précise son sous-titre. Peu de commentateurs ont tenté de résoudre cette énigme : un livre pour tous et pour personne ? Bien sûr, il s'agit d'un livre qui ne s'adresse pas, comme la plupart des livres, à un public particulier. Quand Nietzsche l'écrit, il sait que ses lecteurs n'existent pas encore (il publie en 1885 à compte d'auteur la dernière partie à un tirage de quarante exemplaires). Mais comme le remarque Giorgio Colli, le *Zarathoustra* n'est pas un livre ésotérique : il " renvoie à un pullulement de moments d'immédiateté, quasiment à un état continu et multiple... En réalité, tous les hommes possèdent l'immédiateté dionysiaque et, en tous, existent des expressions naissantes, des reflets directs de ce fond... C'est pourquoi *Ainsi parlait Zarathoustra* est "un livre pour tous" et, avec lui, Nietzsche entendait inaugurer une réforme révolutionnaire de l'exposition philosophique... Cette œuvre peut donc être considérée véritablement comme une bataille de grande portée ; mais ce qui reste éloigné, caché, inaccessible, quant au fond, trouble la clarté de la communication... C'est pourquoi il s'agit aussi d'un "livre pour personne" " ⁵⁸ Le *Zarathoustra* ne sera donc jamais la Bible d'une surhumanité qui en aurait fini avec le dernier homme. Et cela Nietzsche était le premier à le savoir : " L'homme décide de rester à titre de supersinge. Image du dernier homme qui est l'homme éternel " ⁵⁹. C'est éternellement qu'il faudra résister à son emprise. La sélection qu'opère l'Éternel Retour est elle-même un processus éternel. Et c'est là que Nietzsche se sépare le plus nettement de la pensée moderne : il n'y a pas pour lui d'affranchissement ou d'émancipation inscrits dans une nécessité historique. Les exceptions, ceux qui, malgré tout, parviennent " ne serait-ce que dans une certaine mesure, à la liberté de la raison " ⁶⁰, ne sont jamais assurés d'avoir définitivement surmonté en eux la servitude. La béatitude est éternelle par éclats, dans l'instant ⁶¹.

22 Le dernier homme menace ceux-là mêmes qui, hors du troupeau, lui ressemblent le moins, puisqu'il les expose au triple danger du " grand mépris ", de la " grande lassitude " et du " grand dégoût ". La lutte qui s'engage alors n'a rien de surhumain ni de sublime, et Nietzsche déteste ce qu'il appelle " le ton héroïco-vantard. " Elle est

on ne peut plus ordinaire et quotidienne, pour employer un vocabulaire qui n'était pas le sien et qui n'est plus le nôtre. De cette lutte sortirons-nous grandis, si tant est qu'on en sorte jamais ? Peut-être. Mais en un sens encore inouï de la grandeur, au sens de la " nouvelle grandeur " qu'évoque Nietzsche : " Ne pas voir la nouvelle grandeur ni au-dessus ni hors de soi-même, mais en faire une nouvelle fonction de nous-mêmes " ⁶², - ou, pour le dire autrement : " ... penser, non pas un sens extraordinaire de l'existence, mais l'existence toute seule, toute nue, en tant que sens " ⁶³. Question de courage non moins que de probité : vertus nietzschéennes, s'il en est.

Notes

1. Jean-Luc NANCY, *Le Sens du monde*, Galilée, 1993, p. 11.
2. " Maman, qu'est-ce que c'est, des hommes modernes ? ", telle est la dernière réplique de l'opéra d'Arnold Schönberg : *Von Heute auf Morgen, Du jour au lendemain*, livret de Max Blonda, publié récemment in *Ombres/Cinéma*, 1997, p. 96. De cet opéra Jean-Marie Straub et Danièle Huillet viennent de faire un film extraordinaire qui redonne écho et force à l'inquiétude de ce grand moderne qu'était Schönberg devant l'extension des phénomènes de mode à tous les aspects de l'existence.
3. NIETZSCHE, *Frag. post.*, Printemps 1888, *Œuvres complètes*, XIV, p. 40.
4. *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Maurice de Gandillac, Folio-Gallimard, Prologue, § 5.
5. Martin HEIDEGGER, " Lettre sur l'humanisme ", trad. de Roger Munier, in *Questions III*, p. 100-101.
6. Lettre de novembre 1888 à Malwida von Meysenbug, cité in *Œuvres complètes*, XIV, p. 396.
7. *Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, " De l'homme supérieur ", p. 346.
8. " Divagation d'un "inactuel" in *Crépuscule des idoles*, Folio/Gallimard, p. 82-83.
9. Fragment intitulé " Sur la modernité ", in *Frag. Post.*, Printemps 1888, *Œuvres complètes*, XIV, p. 40.
10. *Frag. Posth.* été 1881-été 1882, in *Le Gai Savoir*, Gallimard, 1982, p. 501.
11. NIETZSCHE, *Nietzsche contre Wagner*, " Comment je me suis détaché de Wagner ", § 2.
12. *Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, " L'illusionniste ", p. 311.
13. *Ecce homo*, " Pourquoi je suis un destin ".
14. " Nous venons d'entrer dans la grande politique, et même la très grande... je prépare un événement qui, selon toute vraisemblance, va briser l'histoire en deux tronçons, au point qu'il faudra un nouveau calendrier, dont 1888 sera l'An 1 ", Brouillon de lettre à Brandes de décembre 1888.
15. NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, I, § 3, trad. Pierre Klossowski, Gallimard.
16. Cf. " La sangsue " dans le quatrième livre du *Zarathoustra* : " Ainsi, tu es peut-être le connaisseur de la sangsue ? demanda Zarathoustra ; et tu scrutes la sangsue jusqu'en ses ultimes fondements, toi le scrupuleux ? " / " O Zarathoustra... ce serait une tâche énorme, comment l'oserais-je entreprendre ? Mais ce dont je suis maître et connaisseur, c'est le cerveau de la sangsue : - voilà mon univers ! " ", *Ibid.*, p. 304. Comme l'écrit Deleuze, " l'homme à la sangsue ne sait pas que la connaissance est la sangsue elle-même, et qu'elle prend le relais de la morale et de la religion, en poursuivant le même but qu'elles : inciser la vie, mutiler et juger la vie... ", *Nietzsche*, P.U.F., 1968, p. 43. (Au moment où nous écrivons ces lignes, nous entendons un journaliste parler, à propos des " rencontres géographiques " de Saint-Dié dans les Vosges, d'" un événement scientifique, populaire et festif ". Voilà qui aurait, sans nul doute, beaucoup réjoui notre philosophe !).
17. Cité in Giorgio COLLI, *Écrits sur Nietzsche*, trad. de l'italien par P. Farazzi, Paris, Éd. de l'Éclat, 1996, p. 17-18.

18. VP II, § 154, p. 60.
19. *Fragments posthumes*, automne 1885-automne 1887, Œ. C. XII, Gallimard, 1978, p. 164.
20. Ainsi Nietzsche présente lui-même, dans *Ecce Homo, Par-delà bien et mal* comme " une critique de la modernité - sans en exclure les sciences modernes, les arts modernes, ni même la politique moderne ".
21. Dans le cas de Schopenhauer, Nietzsche se détachera de lui en aggravant, en quelque sorte, son pessimisme, révélant de la sorte en quoi Schopenhauer était encore pieux, puisque tout, en lui, était recherche d'un salut. Schopenhauer reste pourtant l'initiateur, l'éducateur, l'*Erzieher*, comme le dit le titre de la troisième *Inactuelle*. " Aller jusqu'au fond du pessimisme " (*Par-delà bien et mal* § 56) pour le surmonter et le traverser, telle est la leçon de Nietzsche.
22. Un ouvrage récent annonce clairement la couleur : *pourquoi nous ne sommes pas nietzchéens*, A. BOYER, A. COMTE-SPONVILLE, V. DESCOMBES, L. FERRY, R. LEGROS, P. RAYNAUD, A. RENAUT, P.-A. TAGUIEFF, Paris, Grasset, 1991. En 1977, on demandait à Gilles Deleuze : " — Que penses-tu des "nouveaux philosophes" ? — Rien, répondait-il, je crois que leur pensée est nulle. Je vois deux raisons possibles à cette nullité. D'abord ils procèdent par gros concepts, aussi gros que les dents creuses, LA loi, LE pouvoir, LE maître, LE monde, LA rébellion, LA foi, etc. En même temps, plus le contenu de la pensée est faible, plus le penseur prend d'importance, plus le sujet d'énonciation se donne de l'importance par rapport aux énoncés vides ", *Supplément* au n° 24, mai 1977 de la revue *Minuit*. Il ne faut donc pas se tromper à propos des succès médiatiques de la philosophie. Le bavardage est amplifié, ça suit son cours...
23. Cité par Gilles DELEUZE, in " Pensée nomade ", *Nietzsche aujourd'hui*, U.G.E., 1973, p. 163.
24. On lit dans le journal *Le Monde* (daté du vendredi 12 septembre 1997) un article intitulé : " Nietzsche continue de diviser les Allemands " où l'on apprend que si les autorités de l'ex-RDA avaient évidemment interdit la publication des œuvres du philosophe, les censeurs de la nouvelle Allemagne d'aujourd'hui ne sont pas loin de leur emboîter le pas. Lors d'un colloque à Weimar ce sont cette fois-ci des philosophes venus de l'Ouest qui ont proposé l'interdiction de la " philosophie anti-humaniste " et ont " invité à l'appui de leur thèse Klaus Höpke, qui, ancien ministre est-allemand de la culture, se proposait "d'étouffer dans l'œuf" toute publication de Nietzsche ".
25. Jean-Luc NANCY, " Also Messieurs la Soupe est servie ", postface à Friedrich Nietzsche, *Sur Démocrite (Fragments inédits)*, Paris, Métailié, 1990. Pour être juste, il faut indiquer que dans la lecture de Nancy, ce " vieux-jeune Nietzsche " auquel il convient de revenir n'est justement pas celui qui nous occupe ici, à savoir le contempteur de la modernité : " ... ce vieux-jeune Nietzsche, le seul qui vaille encore quelque chose. J'entends, non pas celui de l'"immoralisme", ni celui, quoi qu'il en ait, d'un banal ressentiment contre la modernité, ni celui du falot "Zarathoustra" : mais celui qui pressent l'invention de l'origine, l'art de la vérité ", *Ibid.*
26. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, p. 103. C'est à cet ouvrage que nous empruntons, dans notre titre, la notion devenue courante de " personnage conceptuel " : " Nous invoquons Nietzsche parce que peu de philosophes ont autant opéré avec des personnages conceptuels, sympathiques (Dionysos, Zarathoustra) ou antipathiques (Christ, le Prêtre, les Hommes supérieurs, Socrate lui-même devenu antipathique...) ", *ibid.*, p. 103.
27. *Op. cit.*, p. 160.
28. " J'aime ceux qui ne savent vivre qu'en déclinant, car ils vont au-dessus et au-delà ", dit Zarathoustra avant d'assister à la chute du funambule dont il portera ensuite le corps jusqu'à sa sépulture. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Prologue, § 4.
29. *Ibid.*, p. 27.
30. *Ibid.*
31. On ne peut éviter, toutefois, d'esquisser un rapprochement entre le dernier homme dont Nietzsche écrit dans une variante du Zarathoustra qu'il est " une sorte de Chinois " (*op. cit.*, p. 412), et l'homme de la fin de l'histoire, dans le commentaire de Kojève de *La Phénoménologie de l'esprit*. Le Sage comme le dernier homme est totalement satisfait par ce qu'il est et

par ce qui est. Dans une note de la seconde édition de son *Introduction à la lecture de Hegel*, Kojève distingue l'Américain, comme type même d'une animalité-humaine post-historique, du Japonais qui lui est un " snob transhistorique ". Ainsi, nous n'aurions plus le choix qu'entre l'animalité et le snobisme !

32. " On aime encore le voisin et l'on se frotte à lui : car de chaleur on a besoin ", *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Ibid.*, p. 27.

33. C'est Adorno qui note que " ... là où régnait la loi morale, on veille désormais au respect du code de la route : la condition permettant de tuer quelqu'un avec la conscience tranquille, c'est le feu vert ", " Tabous sexuels et droit, aujourd'hui ", in *Modèles critiques*, Paris, Payot, 1984, p. 90.

34. *Zarathoustra*, *op. cit.*, p. 27.

35. *Nietzsche, Cahiers de Royaumont*, Minuit, 1967, p. 200.

36. Le *Zarathoustra* est un livre prophétique en ce sens qu'il met en scène un " annonceur " et un " porte-parole ". Zarathoustra n'est pas le surhomme mais celui qui annonce sa venue.

37. *Frag. posth.* été 1881-été 1882, in *Le Gai Savoir*, Gallimard, 1982, p. 475.

38. " Ce livre est destiné à des lecteurs calmes, à des hommes qui ne sont pas encore entraînés dans la hâte vertigineuse de notre époque précipitée et qui n'éprouvent pas un plaisir idolâtre à se laisser écraser par ses roues – donc à bien peu d'hommes ! Mais ces hommes ne peuvent pas encore s'habituer à calculer la valeur de chaque chose par le temps épargné ou par le temps perdu, ils ont "encore du temps" ; il leur est encore permis, sans éprouver de remords, de choisir et de rechercher les bonnes heures du jour et leurs moments féconds et puissants pour méditer sur l'avenir de notre culture, ils sont en droit de croire qu'ils ont passé leur journée de manière digne et vraiment utile, dans la *meditatio generis futuri* ", " Avant-propos à lire avant les conférences bien qu'il n'ait pas avec elles de véritable rapport ", *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, Paris, Folio/Gallimard, 1990, p. 82-83.

39. L'expression est de Georges COLLI, in *Après Nietzsche*, trad. de l'italien par P. Gabellone, Montpellier, Éditions de l'Éclat, 1987, p. 146.

40. *Aurore*, Avant-propos, § 5, Folio/Gallimard, p. 19.

41. *Frag. post.*, nov. 1887-mars 1888, p. 362-363, trad. de l'allemand par Pierre Klossowski et Henri-Alexis Baatsch.

42. Cité par Angèle KREMER-MARIETTI, in *Le Nihilisme européen*, U.G.E., 1976, p. 21-22.

43. Ces mots d'ordre agissent subrepticement, de manière rythmique : " il est certain qu'un Allemand d'aujourd'hui puise la majeure partie de ses lectures quotidiennes dans les journaux et revues de la même espèce, dont le langage s'insinue dans son oreille goutte à goutte, avec un perpétuel rappel des mêmes mots et des mêmes tournures de phrase ", " Considérations inactuelles ", in *F. Nietzsche, Œuvres*, t. 1, Laffont, 1993, p. 200.

44. Dans son *Nietzsche. Essai de mythologie* (trad. franç. Paris, Éd. du Félin, 1990), Ernst BERTRAM est amené à commenter le traitement nietzschéen de l'anecdote. On se rappelle que Nietzsche dans l'avant-propos de sa *Philosophie à l'époque tragique des Grecs* présentait ainsi sa méthode : " ... dans chaque système, j'essaie de relever trois anecdotes, et je néglige le reste ". Bertram faisait alors ce commentaire : " Pour lui, l'anecdote est un élément, une molécule de sa pensée comme de son style " (*ibid.*, p. 296). Tout le *Zarathoustra*, selon Bertram, est construit à partir de " moments anecdotiques " (*ibid.*, p. 297).

45. " Si, dans ces pages, je proclame hautement que Wagner est nuisible, j'entends proclamer tout autant à qui il est cependant indispensable : au philosophe. D'autres peuvent sans doute se tirer d'affaire sans Wagner : mais le philosophe n'est pas libre d'ignorer Wagner. Il se doit d'être la mauvaise conscience de son temps : il faut donc qu'il ait la meilleure science de ce qu'est son temps. mais où trouverait-il pour le labyrinthe de l'âme moderne guide mieux initié, psychologue plus disert que Wagner ? C'est par la bouche de Wagner que la modernité parle son langage le plus intime : elle ne cache ni ses vices, ni ses vertus, elle a perdu toute pudeur. Et inversement : lorsqu'on a tiré au clair tout ce qui est bon et ce qui est mauvais chez Wagner, on a presque établi un bilan définitif des valeurs modernes... Je comprends parfaitement qu'un musicien puisse dire

aujourd'hui : "Je déteste Wagner, mais je ne supporte plus aucune autre musique..."... Mais je comprendrais aussi un philosophe qui dirait : "Wagner résume la modernité. Rien n'y fait, il faut commencer par être wagnérien..." " *Le Cas Wagner*, Paris, Folio/ Gallimard, p. 18.

46. Cette remarque incidente et énigmatique de Heidegger se trouve dans une note additionnelle à la conférence de 1938 intitulée " L'époque des conceptions du monde ", in *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. W. Brokmeier, Paris, Gallimard, 1962, p. 133. On trouvera une lecture éclairante de ce passage dans le livre de Philippe Lacoue-Labarthe, *Musica ficta (figures de Wagner)*, Paris, Bourgois, 1991, p. 168 et suivantes.

47. Expression forgée par Nietzsche, cf. *Frag. post.*, nov. 1887-mars 1888, p. 329, trad. de l'allemand par Pierre Klossowski et Henri-Alexis Baatsch.

48. *Le Cas Wagner*, Folio/Gallimard, p. 30.

49. Cité par Gilles DELEUZE, in *Nietzsche et la philosophie*, Paris, P.U.F., 1962, p. 179. Deleuze parvient magnifiquement à analyser la condition du dernier homme dans les pages de son étude consacrées au ressentiment : " Haïr tout ce qu'on sent aimable ou admirable, diminuer toute chose à force de bouffonneries ou d'interprétations basses, voir en toute chose un piège dans lequel il ne faut pas tomber : ne jouez pas au plus fin avec moi. Le plus frappant dans l'homme du ressentiment n'est pas sa méchanceté, mais sa dégoûtante malveillance, sa capacité dépréciative. Rien n'y résiste... " *ibid.*, p. 134.

50. *Frag. post.*, nov 1887-mars 1888, p. 362, trad. de l'allemand par Pierre Klossowski et Henri-Alexis Baatsch. Raymond RUYER, a pratiqué lui aussi et avec audace, la *meditatio generis futuri* : *Les Cent Prochains Siècles*, Fayard, 1977.

51. Giorgio COLLI, *Écrits sur Nietzsche*, trad. de l'italien par P. Farazzi, Paris, Éd. de l'Éclat, 1996, p. 163-164.

52. *Ibid.*, p. 166-167.

53. Henri LEFÈVRE, *Introduction à la modernité*, Paris, Minuit, 1962.

54. Michel DEGUY, " La haine de la philosophie ", in *Choses de la poésie et affaire culturelle*, Hachette, 1986, p. 136.

55. *Zarathoustra*, *op. cit.*, Notes et variantes, p. 412.

56. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, p. 16.

57. Jean-Claude MILNER, *Les Noms indistincts*, Seuil, 1983, p. 134.

58. Giorgio COLLI, *Écrits sur Nietzsche*, trad. de l'italien par P. Farazzi, Paris, Éd. de l'Éclat, 1996, p. 90-91.

59. *Zarathoustra*, *op. cit.*, Notes et variantes, p. 412.

60. Cf. un des plus beaux textes de Nietzsche : " Le voyageur ", in *Humain trop humain*, I, § 638, trad. de Robert Rovini, Gallimard, 1988.

61. " "Béatitude éternelle" : absurdité psychologique. Les hommes courageux et créateurs ne conçoivent *jamais* plaisir et douleur comme ultimes questions de valeur, - ce sont des états corrélatifs, il faut *vouloir* les deux si l'on veut *atteindre* quelque chose ", *Frag. post.*, automne 1885-automne 1887, p. 319. Ainsi, il ne peut être question de posséder " la grande santé " : " cette sorte de santé que l'on acquiert et que l'on doit acquérir sans cesse, parce qu'on l'abandonne à nouveau, qu'il faut l'abandonner... ", *Le Gai Savoir*, § 382, trad. Pierre Klossowski.

62. *Frag. post.*, été 1881-été 1882, in *Le Gai Savoir*, Gallimard, 1982, p. 493.

63. Jean-Luc NANCY, *Le Sens du monde*, Galilée, 1983.

Pour citer cet article

Référence électronique

Benoît Goetz, « Le " dernier homme " de Nietzsche : », *Le Portique* [En ligne], 1 | 1998, mis en ligne le 15 mars 2005, consulté le 29 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/349>

Auteur

Benoît Goetz

Articles du même auteur

Surhomme ou « Supersinge » ? [Texte intégral]

Note à partir d'un fragment posthume de Nietzsche.

Article 14

Paru dans *Le Portique*, 37-38 | 2016

« Il pleut » [Texte intégral]

Article 1

Paru dans *Le Portique*, 36 | 2016

Un sexe à la Leiris [Texte intégral]

Article 7

Paru dans *Le Portique*, 36 | 2016

Toucher [Texte intégral]

Article 1

Paru dans *Le Portique*, 33 | 2014

Une « commotion » de Jean-Jacques [Texte intégral]

Article 1

Paru dans *Le Portique*, 30 | 2013

Éternel retour de Nietzsche [Texte intégral]

Article 8

Paru dans *Le Portique*, 29 | 2012

Tous les textes...

Droits d'auteur

Tous droits réservés